

(...) De là cette atmosphère de dubitation, d'attentisme ; d'embarras à en penser quelque chose, de résignation, de « On verra bien » et par là d'incapacité à anticiper et prendre des dispositions, à faire le gros dos en attendant, à prétendre que ça continuera malgré tout à peu près comme c'est à fonctionner plus ou moins normalement pour l'essentiel, plus organisé et mieux contrôlé s'il le faut, si c'est au bénéfice de tous, qu'à tout prendre ce serait encore le préférable (etc.). Et ce défaut commun d'attention aux signes des temps qui se montrent dans le ciel, cette négligence ou peu de curiosité quant à leur signification, cette légèreté d'esprit de remettre à plus tard d'en conclure éventuellement quelque chose pour soi-même ; tout cela, dont l'imprévoyance par la suite sera un sujet d'étonnement, de stupéfaction et d'inutiles repentirs pour chacun se revoyant dans son inexplicable stupidité d'aujourd'hui.

& durant que les vieillards oubliés au secret de leurs lazarets y périssaient en dérèction avant que d'être escamotés par la trappe de l'incinérateur, que simultanément la population se voyait distribuer le streaming gratuit et d'amusants tutoriels de sport en appartement, des têtes pensantes confinées à leurs bibliothèques spéculaient volontiers sur le « monde d'après », dont ils s'accordaient à juger qu'il ne serait pas le même que celui d'avant ; et contemplant cet abîme qui s'ouvrait devant eux le trouvaient très commode pour y édifier dans les airs leurs cités idéales : plus égalitaires et partageuses, plus éco-responsables, dont le surpeuplement serait mieux géré par les données massives (etc.), plus résistantes ainsi au délabrement terrestre, d'une civilisation se perfectionnant encore à triompher des difficultés que lui fait la nature et proposant que c'était là pour l'humanité un genre d'avenir avantageux et raisonnable. En des cercles plus étendus on se tourmentait plutôt du comment de sauver tous ces « rendez-vous » sportifs et culturels qu'avait le monde d'avant, qui en étaient les joies mondiales, les communions unifiantes ; d'en remettre au plus vite en mouvement le manège enchanté, d'en réinitier la ronde de championnats, de tournois, de coupes du monde, d'olympiades, de festivals, de remises de prix et de célébrations toujours les mêmes à tourner en boucle et revenir à dates fixes, à faire ce temps cyclique en trompe-l'œil tournant sur lui-même autour de notre immobilité durant qu'au-dehors dans le temps linéaire la Terre changeait de physionomie et peut-être de physiologie ; ce tour cycliste sempiternel à se refaire à l'identique depuis un siècle, cette « rentrée littéraire » dont ne changeaient que les noms ; et qui nous faisaient cet éternel retour des mêmes « rendez-vous » avec leurs suspens, leurs commentaires, leurs exclamations et applaudissements toujours les mêmes en festivités d'un temps incorruptible où rien ne s'achevait jamais et dans quoi l'homme se sentait à l'abri de celui qui dehors passe irréversible à modifier les choses, à les emporter dans l'oubli ; dont la prorogation d'année en année était une promesse que cela ne finirait jamais, à revenir toujours dans la perpétuité des Jours Heureux.

À la levée de la réclusion en cellule familiale ou individuelle, autorisés à se déplacer davantage comme bon leur semblait derrière leurs masques de prisonniers de la pandémie, d'aller et venir dans la ville qui se ranimait et se repeuplait de boutiques entrouvertes, de circulation, de passants inexpressifs dont les regards s'évitent — ils découvrirent un monde autre et son atmosphère de crainte et de méfiance ; où celui d'il y avait deux mois à peine leur semblait d'un passé fabuleux, d'un temps encore aimable et d'innocence, qui ne reviendrait pas. Quand ils sortirent enfin, le sang empoisonné de colère et de peur, amers d'ils ne savaient quoi au juste, déçus de ce retour à la normale si attendu — tout redeviendrait-il exactement pareil désormais quelque chose essentielle y ferait défaut — et ce qu'ils découvriraient, qui s'imposait à l'esprit avec une acuité dérangeante, c'est que leur regard avait changé, qu'ils ne

parvenaient plus à coïncider avec leur propre vie retournant au travail, aux soucis du moyen-court terme. L'inanité au fond de tout cela. Appréhendant la suite, finalement n'y comprenant rien ; n'y croyant plus. Mais cela, ce malaise, chacun le gardait pour soi. Tout sonnait faux dans les conversations renouées, d'ailleurs laconiques, prudentes, de propos convenus, aux sourires contraints — s'observant à la dérobée les uns les autres — soulagés d'en finir. Tous avaient vécu la même chose qui les rendait étrangers et comme indifférents les uns aux autres (et peut-être à eux-mêmes).

& dans les jours suivant l'équinoxe de printemps — aux nuits de grande Lune calme dans le ciel calme, jours étrangement beaux et chauds, étrangement apaisés, où s'entendait de toute part dans les jardins alentours les chants, appels, cris et trilles enthousiastes des oiseaux terrestres célébrant la résurrection végétale, si incroyablement verte et jeune partout, le retour du règne solaire, dans cette grande respiration du monde - on se souvint de cette immolation il y avait un an tout juste, qu'en s'incendant soudain dans l'obscurité mentale de la civilisation la cathédrale lui avait signifié en expressif langage des signes que, le monde sortant de ses gonds, désormais ses jours étaient comptés — et qu'ils étaient peu — reprirent aussitôt les feux de Sibérie, de Sumatra, d'Alaska et de l'Amazonie ; vraiment guère nombreux confirma peu après l'Australie incandescente. Et puis en cet anniversaire ce fut à la forêt sauvage de Tchernobyl d'épiloguer en brasillant qu'on en était au fond du sac.

Par une belle et tiède matinée de ce printemps merveilleux, roulant vers le gros bourg sur une nationale déserte d'après la bombe à neutrons, on rattrape un véhicule scrupuleux à se traîner aux 80 km/h réglementaires. Le dépassant, on aperçoit derrière ses vitres un conducteur serrant le volant à deux mains, le bas du visage garni d'un masque bleu hygiénique, comme affecté d'incontinence nasale. Parfois vient l'idée de conduire une décapotable bruyante, les cheveux au vent.

En froissant de vieux journaux pour allumer la cuisinière (les soirées restant fraîches), je lis que d'après une enquête de l'année dernière 2/3 des habitants ici opinent à la proposition : « La civilisation telle que nous la connaissons va s'effondrer dans les années à venir » — pour 1/3 par délitement et dégradation inexorable des conditions de vie, pour les autres plus abruptement en quelque façon. D'après ma propre enquête récente, dans les conversations où l'on décapsule des bières après s'être serré les mains, « Ça va péter, c'est sûr » est un point de consensus (et je n'y suis pour rien, me tenant coi, hochant du chef). C'est plus mitigé à dîner autour d'un Hermitage d'une bonne année ; il y a tout de même l'intelligence artificielle qui ouvre des possibilités. Mais le reste des 2/3 qui n'était pas là à parler de battues aux cochons et s'emprunter le motoculteur ou la fendeuse, que fait-il de son extra-lucidité pendant ce temps si c'est toujours les mêmes retraités qu'on croise à la jardinerie ?

Ce que l'individu moyen, l'homme quelconque des amas urbains, en son for intérieur pense de l'avenir de la civilisation, les trottoirs jonchés de masques chirurgicaux usagés l'expriment assez sans équivoque.

« Oui, oui, c'est bien l'optimisme qui nous a perdu. Il faut bien nous en souvenir », confiait Bounine à la cachette de son journal de confinement à Odessa en 1919 (au-dehors les danses macabres de l'ébriété bolchévique). Mais l'optimisme des uns sera le pessimisme des autres et la conviction d'un effondrement inévitable encore un optimisme dont le pessimisme serait que tout reprendrait à continuer en économie de guerre avec sa discipline interne, ses

punitions collectives au besoin, ses contrôles biométriques, à se poursuivre ainsi en appauvrissement de la vie et de ses possibilités durant qu'à l'extérieur l'Age du feu parcourt le globe.

*Rêve prémonitoire.* Au printemps 2021 (avril-mai d'après la végétation), « la civilisation telle que nous la connaissons » plante. Court-circuit général dans l'internité ou black-out électrique, la chose n'est pas claire et d'ailleurs cela revient au même : c'est une belle journée à ciel bleu parfait et plus rien ne fonctionne. La cause en est confuse, des astrologues indous évoquent une influence cosmique affectant « le cuivre ». Malheureusement la suite manque (en fait pas très difficile à imaginer). Si un jour le courant reviendra ou non. Certainement on a vu arriver des choses moins probables.

« Á la vue du cimetière, Estaminet », extrait pp. 12-16, DERNIÈR CARRÉ n°5.